

# Le Temps dans *Les Enfants* du Nouveau monde d'Assia Djébar

FRANCOFONÍA  
16 (2007)  
187-199

ANNE MARIE MIRAGLIA

ÉTUDES FRANÇAISES, UNIVERSITÉ DE WATERLOO  
WATERLOO, ONTARIO — CANADA N2L 3G

<amiragl@watarts.uwaterloo.ca>

TÉL. (+1) 519 8884567 (POSTE 33362); FAX (+1) 519 7250554

**RÉSUMÉ** Cette étude porte sur les dimensions thématiques et formelles de la représentation du temps dans *Les Enfants du Nouveau monde* d'Assia Djébar. En plus d'examiner la façon dont les personnages de Djébar considèrent le temps et leur place dans la guerre de l'Algérie, nous analyserons les nombreuses analepses qui éclairent le présent par rapport au passé en plus d'opposer le temps de l'horloge au temps intérieur.

**MOTS-CLÉS** Temps. Assia Djébar. *Les Enfants du Nouveau monde*. Analepses. Guerre.

## “El tiempo en *Les Enfants du Nouveau monde*, de Assia Djébar”

**RESUMEN** Este trabajo trata de las dimensiones temáticas y formales de la representación del tiempo en *Les Enfants du Nouveau monde* de Assia Djébar. Además de examinar el concepto que tienen los personajes de Djébar en cuanto al tiempo y su lugar en la guerra de Argelia, analizaremos las numerosas analepsis que iluminan el presente en relación con el pasado además de oponer el tiempo del reloj al tiempo interior.

**PALABRAS CLAVE** Tiempo. Assia Djébar. *Les Enfants du Nouveau monde*. Analepses. Guerra.

## “Time in Assia Djébar's *Les Enfants du Nouveau monde*”

**ABSTRACT** This article studies the thematic and formal dimensions of the representation of time in Assia Djébar's *Les Enfants du Nouveau monde*. It explores the manner in which Djébar's characters consider time and their place within Algeria's war of independence, and it examines the various analepses in the novel which illuminate the present in relation to the past while opposing objective and subjective time.

**KEYWORDS** Time. Assia Djébar. *Les Enfants du Nouveau monde*. Analepses. War.

Publié en 1962, le roman *Les Enfants du nouveau monde* rompt avec l'écriture intimiste de *La Soif* (1957) et des *Impatients* (1958) et plonge de façon définitive l'écriture romanesque d'Assia Djébar dans les luttes, les souffrances et les victoires des Algériens et des Algériennes. Ce premier roman de Djébar à marier l'histoire intime des personnages à l'Histoire politique de l'Algérie résonne d'espoir et annonce un avenir meilleur par son titre et par l'adoption en exergue du poème de Paul Eluard :

Et pourtant de douleurs en courage en confiance  
S'amassent des enfants nouveaux  
Qui n'ont plus peur de rien pas même de nos maîtres  
Tant l'avenir leur paraît beau.

Aussi ces vers empruntés au poète de la liberté donnent-ils au roman d'Assia Djébar son titre et ses thèmes.

Dans cette étude des *Enfants du nouveau monde*, nous nous pencherons sur la question du temps – piste de lecture suggérée par le mot *avenir* et par l'adjectif *nouveau* – qualifiant les *enfants* dans le poème d'Eluard, et le *monde* dans le titre du roman. Nous nous limiterons aux dimensions thématiques et narratologiques du temps dans le roman tout en sachant que ce terme, ambigu en français, désigne 'time' et 'tense' et qu'il s'emploie avec plusieurs acceptions et cela à l'intérieur de champs d'études complexes et variées telles que l'herméneutique et la linguistique comme l'a montré Paul Ricœur dans *Temps et Récit II et III* (1984-1985).

Dans *Les Enfants du nouveau monde*, un narrateur hétérodiégétique fait le récit d'une journée dans la vie d'une vingtaine de personnages : hommes et femmes, mariés et célibataires, adultes et adolescents, bourgeois et paysans, policiers et révolutionnaires. Les neuf chapitres constitutifs du texte portent chacun comme titre un prénom dont cinq de personnages féminins, Chérifa, Lila, Salima, Touma, Hassiba, et quatre de personnages masculins, Hakim, Khaled, Bob et Ali.

L'intrigue se passe une quinzaine de mois après le déclenchement de la guerre d'Indépendance, dans une petite ville "célèbre pour ses roses" que la romancière n'identifiera comme Blida qu'en 1975, lors d'un entretien (Bouzar, 1984 : 155). Le récit relate les événements d'un jour de 'spectacle', c'est-à-dire, d'un jour de grande opération militaire pendant la guerre d'Algérie. Les hommes au travail, les chômeurs dans les cafés et les femmes de leur maison, en somme, tous les habitants de la ville contemplent ce *spectacle* qui deux ou trois fois par mois se déroule à la montagne contre les maquisards.

Or en plus de relater l'histoire d'un de ces jours de 'spectacle', ce texte romanesque de 312 pages intègre de nombreuses analepses emboîtées servant non seulement à éclairer le présent par rapport au passé mais aussi à opposer le temps de l'horloge (linéaire, objectif et segmentable) au temps intérieur (subjectif, phénoménologique, psychologique). Ainsi à partir de ce que Paul Ricœur nomme la *bidimensionalité* du parcours du regard (Ricœur, 1985 : 158) s'engendrent des instances de rétrospection et d'anticipation qui, dans le roman de Djébar, s'opposent à "l'unidirection du cours des choses" (ibid.). Les événements constitutifs de l'histoire se succèdent mais leur narration est constamment interrompue, voire suspendue par de nombreuses séquences remontant dans un passé proche, parfois lointain et par quelques rares séquences d'anticipation.

Des souvenirs interrompent régulièrement la narration des événements de ce jour de mai 1956, pour rejoindre divers moments déterminants dans le passé des personnages. Ainsi la suspension de la narration contribue à la création d'un présent presque figé et suggestif de l'immobilisme qui caractérise la vie en temps de guerre.

Les anachronies –analepses (retours en arrière) et prolepses (anticipations)– sont prédominantes dans *Les Enfants du nouveau monde*. Les analepses, en général, peuvent être objectives ou subjectives. Elles "se distinguent par leur portée (elles sont plus ou moins éloignées du moment de l'histoire où l'on se trouve) et par leur amplitude (elles couvrent une durée plus ou moins longue)" (Reuter, 1991 : 80). En plus de combler les lacunes du récit, les analepses ont souvent une fonction explicative (ibid.). Leur fonction, dans ce roman de Djébar, est semblable à celle que constate Paul Ricœur chez Proust dans *À la recherche du temps perdu* :

Qu'il s'agisse de compléter le récit d'un événement en le portant à la lumière d'un événement antécédent, ou de combler après coup une lacune antérieure, ou de susciter la réminiscence involontaire par le rappel répété d'événements semblables, ou de rectifier une interprétation antérieure par une série de réinterprétations, l'analepse proustienne n'est pas un jeu gratuit ; elle est ordonnée à la signification de l'ensemble de l'œuvre. (Ricœur, 1984 : 124)

Dans *Les Enfants du nouveau monde*, l'analepse illustre la survivance du passé dans le présent et facilite largement le développement des personnages car sans ces rétrospections, la compréhension des mobiles orientant leurs actes pendant ce jour de 'spectacle' serait sérieusement compromise. Grâce aux analepses, on apprécie mieux, par exemple, les réticences qu'éprouve Chérifa, femme traditionnelle, à traverser seule le quartier pour la toute première fois, l'évolution de Lila, femme moderne, qui s'engage finalement dans la lutte collective tout comme la trahison de Touma, femme marginale, qui collabore avec le commissaire adjoint, Martinez.

Les analepses jouent donc un rôle important dans l'architecture du texte, mais par leur fragmentation du temps et de l'espace et par leur multiplication d'histoires entrecroisées, elles rendraient la lecture difficile si ce n'était des nombreuses indications temporelles de tout genre (dates, déictiques temporels, position du soleil, l'appel du muezzin etc.) ponctuant le passage du temps dans le récit. En plus de signaler l'écoulement du temps, ces références facilitent la distinction entre le passé et le présent ainsi que la reconstitution de l'ordre chronologique des événements.

Ainsi l'histoire débute à neuf heures du matin (Djebar, 1962 : 22), un jour de mai 1956 (id. : 99) et se termine avec le lever du soleil presque vingt-quatre heures plus tard. Au chapitre III, à dix heures du matin (id. : 78), Hakim, l'inspecteur de police, rentre de façon inattendue chez lui pour interroger sa femme Amna sur Youssef, leur voisin, soupçonné d'activités révolutionnaires. Au même moment, à dix heures, Saidi, le deuxième suspect sur la liste de Touma, est arrêté (id. : 157) puis torturé. Avertie par Amna du danger qu'encourt Youssef, Chérifa décide à onze heures moins le quart de surmonter ses craintes et ses sentiments de pudeur afin de prévenir son mari (id. : 133). À treize heures, le train nommé la Micheline arrive à la Place des Armes (id. : 179) et Khaled,

avocat arabe éduqué en France, descend pour aller à un premier rendez-vous, une demi-heure plus tard, avec Salima, militante emprisonnée et torturée (id. : 187). De ce même train descend Hassiba, une jeune femme de seize ans, destinée à partir pour le maquis. Bachir, âgé de dix-huit ans, admire discrètement la jeune femme tout en attendant l'arrivée de son complice. Touma, elle, décide de ne pas monter dans le train de treize heures malgré l'ultimatum de son jeune frère, Tawfik. À treize heures aussi, parvenue avec difficultés devant la boutique de son mari, Chérifa attend en plein soleil le retour de Youssef. Dans l'après-midi, Saidi succombe à la torture infligée par Hakim sous les ordres du commissaire adjoint.

Ces multiples points de repère temporels indiquent la simultanéité de plusieurs événements pris en charge par le récit et cela en dépit de la nature linéaire et successive inhérente au langage. De plus, la prépondérance du temps verbal du présent place le lecteur dans l'immédiat, face aux événements, et neutralise l'habituelle distance, temporelle et psychologique, entre l'instant de l'énonciation et l'instant de l'énoncé, caractéristique du passé composé et, en particulier, du passé simple. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que dans ce roman de Djébar, le présent est davantage au service du "récit" et du "monde raconté" que du "discours" et du "monde commenté", contrairement aux idées avancées par Harald Weinrich (Weinrich, 1973 : 39).

Il est également intéressant de remarquer que le récit ne signale pas le passage du temps entre treize heures et dix-huit heures. Cette ellipse constitue une technique d'accélération associée à ce que les narratologues appellent la "vitesse" du récit :

La vitesse concerne le rapport entre la durée fictive des événements (en années, mois, jours, heures...) et la durée de la narration (ou plus exactement de la mise-en-discours, exprimée en nombre de pages ou de lignes). (Reuter, 1991 : 77)

Or cette ellipse de cinq heures dans *Les Enfants du nouveau monde* se termine par la référence aux Européens qui prennent l'apéritif de six heures (Djébar, 1962 : 238) et au muezzin qui appelle les Musulmans à la quatrième prière de la journée (id. : 242). Le soleil se couche et le texte annonce à trois reprises "C'est le début de la fin du jour" (id. : 238-239). Ainsi, à dix-neuf heures, Tawfik surveille le train qui repart une demi-

heure plus tard sans Touma qui continue de braver son frère et la ville entière en s'amusant avec Bob et ses amis européens sur la Place des Armes. Tawfik abat Touma d'une balle afin de venger son honneur et prouver aux révolutionnaires qu'il est, lui, digne de confiance. Pour Yahia, le garçon de café, cet assassinat public d'une traîtresse, sonne "l'heure de la justice" (id. : 241). Au coucher du soleil, Bachir réalise son premier acte révolutionnaire en incendiant la ferme du colonel Ferrand (id. : 220). Le soir, l'opération se termine sur la montagne (id. : 240). "C'est la fin du jour, pense Hakim" (id. : 257) qui s'enivre au café européen avant de rentrer à la maison et battre sa femme (id. : 275). La nuit, Youssef part avec Hassiba pour le maquis tandis que Mahmoud, le chef révolutionnaire, revient clandestinement en ville.

Le lendemain, au lever du soleil, Bachir est tué par la garde en quittant l'appartement de sa cousine. Lila est arrêtée. Et Salima se réveille, dans sa cellule et commence un nouveau jour, "le même peut-être qu'hier" (id. : 310). Trois morts civils – Saidi, Touma et Bachir – voilà le bilan pour cette journée d'opération différente mais aussi similaire à tant d'autres.

Aussi le texte semble-t-il suggérer que les jours se succèdent, se ressemblent, se perdent dans l'infini et que seuls la mort et les événements extraordinaires permettent de démarquer certains jours et de situer les autres dans un avant et un après. Survenue quinze jours plutôt (id. : 22), lors du précédent jour d'opération, la mort de la vieille Aicha, tuée chez elle par un obus, dévoile en premier cette façon de mesurer le temps. Effectivement, le texte évoque de nombreux événements notables à partir desquels les personnages se situent dans le temps et comptent les heures, les jours, les mois et les années écoulées depuis leur avènement.

Dans ce contexte, s'éclaire la pertinence de ce que Paul Ricœur, à l'instar d'Emile Benveniste, nomme le "moment axial" (Ricœur, 1985 : 158). D'après Émile Benveniste, le "moment axial" désigne "un événement si important qu'il est censé donner aux choses un cours nouveau" :

À partir du moment axial, les aspects cosmiques et psychologiques du temps reçoivent respectivement une signification nouvelle. D'un côté, tous les événements acquièrent une position dans le temps, définie par leur distance au moment axial – distance mesurée en années, mois,

jours- ou par leur distance à tout autre moment dont la distance au moment axial est connue (trente ans après la prise de la Bastille...); d'un autre côté, les événements de notre propre vie reçoivent une situation par rapport aux événements datés : "Ils nous disent au sens propre où nous sommes dans la vastitude de l'histoire, quelle place est la nôtre parmi la succession infinie des hommes qui ont vécu et des choses qui sont arrivées". (cité par Ricœur, 1985 : 159)

Les protagonistes des *Enfants du nouveau monde* considèrent le 8 mai 1945 comme une journée sanglante marquant un point décisif dans leur vie et dans celle de leur pays. Pour Chérifa, mariée à 17 ans contre son gré, à un étranger, le 8 mai 1945 est le jour de ses premières noces, mais plus important encore, sur le plan collectif, c'est aussi le jour du massacre des Algériens descendus dans la rue pour fêter l'armistice (Djebar, 1962 : 194). L'emploi de cette même date pour situer un instant précis dans l'histoire de Chérifa et dans l'histoire politique de l'Algérie est significatif. La prise de conscience de Chérifa et sa révolte contre la domination de son premier mari sont juxtaposées à la prise de conscience des Algériens et à leur lutte pour la fin de la colonisation. Le 8 mai 1945, le drapeau vert de l'Emir, le drapeau du pays, fut déployé pour la première fois, depuis un siècle (id. : 191).

C'est à intervalles réguliers que les personnages du roman mesurent la durée de leur situation actuelle par rapport à un événement passé. Par exemple, le mariage de Chérifa à Youssef, son deuxième mari, date de cinq ans (id. : 24). Trois ans se sont écoulés depuis que Touma a fui sa famille (id. : 269). Voilà 12 ans que Salima est institutrice et 10 ans que Hakim est policier. Mais l'aliénation sociale du policier n'est apparente que depuis un an (id. : 91). Mahmoud vit dans la clandestinité depuis deux ans (id. : 259) et ne voit pas les siens depuis quinze mois (id. : 260), etc.

D'autre part, la hâte de Chérifa pour avertir Youssef avant qu'il ne soit trop tard semble confirmer que pour Djebar, comme pour Marcel Proust, Claude Simon et d'autres romanciers, le temps et la mort sont inextricablement liés : la course de Chérifa contre le temps est littéralement une course contre la mort. De plus, Lila, la belle-sœur de Chérifa, est hantée par la mort et la rupture - la mort de sa mère à dix ans, l'émigration de son père Rachid, la mort de son bébé "[m]alade et mort dans la même journée, et dans la même journée emmené à la terre" (id. :

71) et le brusque départ de son mari Ali qui a rejoint les combattants.

En général, tous les personnages des *Enfants du nouveau monde* sont préoccupés par le temps. Les femmes et les hommes dont la vie depuis la guerre est déterminée par l'attente, par le couvre-feu et par la mort des leurs ne cessent de se demander quand arrivera la fin de la guerre (id. : 24). Dans chaque chapitre, au moins un personnage se pose des questions concernant le présent, le passé et l'avenir. Et si Jean, le commissaire se demande combien d'années il lui reste avant la retraite (id. : 302), un Arabe anonyme se pose des questions sur le passé collectif : "Où était le temps [...] de notre monde avec ses rites, son passé, ses coutumes... Mais qu'est-ce après tout, que le passé, que les habitudes ?" (id. : 56).

Deux protagonistes semblent, cependant, plus préoccupées par le temps que les autres. Il s'agit de Lila et de Salima. Limitées à un espace réduit, ces deux femmes ont du mal à se situer dans le temps. Elles semblent même avoir perdu jusqu'à la notion du temps tant les jours, pour elles, se ressemblent et s'éternisent, comme elles, dans l'immobilisme. Ni l'une ni l'autre ne quitte l'espace qui les définit. Lila reste des jours entiers seule sans quitter l'appartement qu'elle a pris après "l'abandon" d'Ali. Salima, dans sa cellule, ne sait plus depuis combien de nuits elle reste assise entre les interrogations (id. : 97). Séparée de son mari, Lila s'empêtre dans son histoire personnelle tandis que Salima, célibataire, s'anéantit pour la lutte collective.

Le temps pose un problème pour Lila parce qu'elle se replie sur elle-même et cherche refuge dans les souvenirs de sa vie passée.

Le temps, elle s'en souvenait aussi. Mais à quoi bon se souvenir : le temps était maintenant toujours pareil, une durée affaissée comme une corde à jouer de fillette qui traîne dans la poussière. Elle ne disait plus : 'Demain', 'bientôt', 'tout à l'heure', ces notations banales qui nous portent, sans nous faire oublier la route – route parcourue à pas si menus qu'elle livre la sensation d'un présent qui s'étale et que l'on croit posséder, d'un avenir sans danger dont on s'imagine être toujours sur le point de jouir, illusion de l'avenir, illusion de sa jouissance.

Lila se voyait désormais comme un objet défait, livrée au désespoir de vivre ainsi immobile. Pour toujours ? La question n'avait aucun sens. (id. : 47)



Comme d'autres femmes séparées de leur mari combattant, Lila croit que "le temps ne compte plus" (id. : 24). Et quoique, avant de la quitter, Ali l'ait traitée "d'égoïste, d'indifférente, de bourgeoise, de conservatrice" (id. : 129), il reste que Lila ne sait quoi faire de sa vie sans Ali. Ses journées sont "longues et vides" (id. : 121). Le temps pour elle est "un océan noir étalé devant elle, que ne sillonnait rien, aucune voile, où ne s'ouvrait rien, aucune route" (id. : 37). Lila ne sait plus depuis combien de temps elle vit dans cet appartement et refuse de compter les jours :

Depuis quand vivait-elle là, au dernier étage de cet immeuble vide, au bord de la route ? Lila n'aurait su le dire. Elle ne s'interrogeait pas, pourquoi compterait-elle les jours ? Était-ce aujourd'hui au début de l'aurore, ou hier à l'aube, ou bien voici trois jours, quatre, qu'elle était entrée dans ces lieux ensoleillés, fraîchement repeints, d'un pas rôdeur, comme si le hasard seul l'y poussait. (ibid.)

Parallèlement, Salima dans sa cellule "ne sait ni l'heure qu'il est, ni le jour" (id. : 95). Après "dix jours d'interrogatoire, ou onze, ou vingt... elle ne sait plus" (id. : 95), Salima, cherche toutefois à savoir quel jour il est et si le printemps est maintenant fini (ibid.). Contrairement à Lila, qui a choisi pour elle-même l'isolement, Salima la militante cherche, quant à elle, à se situer dans le temps pour rester avec les siens. Ainsi demande-t-elle la date au gardien arabe et cet homme analphabète lui apporte, à sa visite suivante, un bout de papier qui indique le 24 mai 1956 (id. : 99). Et quand, assommée par la fatigue et la douleur, Salima perd à nouveau le sentiment du temps, elle finit par remettre en question, elle aussi, comme Lila, l'utilité de ses efforts :

Combien de jours depuis étaient passés ? Elle ne cherche plus. Elle est lasse. Puisqu'elle est sans voix, elle ne veut plus faire d'effort. Pourquoi se situer dans le temps, ce fleuve noir ? Un jour viendra où elle sera rejetée sur la berge. Elle se reposera. Ce sera la fin. Elle pourra dormir ; dormir. (ibid.)

Il est intéressant de noter que dans ce contexte, le temps s'exprime pour Salima, comme ailleurs pour Lila, à travers des métaphores semblables suggestives de fluidité et d'obscurité : le temps est un *océan noir* pour Lila et un *fleuve noir* pour Salima.

Or, il importe de remarquer que Salima se distingue de Lila par les

efforts qu'elle déploie pour se situer et cela est indicatif de son engagement dans le monde tout comme de la lutte qu'elle a dû endurer seule pour sa propre émancipation de femme :

Salima se tendait encore, ayant choisi une fois pour toutes de persévérer, de continuer en dépit de tout, du mépris de ces filles étrangères, de l'indifférence des siens, de tant d'autres obstacles. [...] Etait-ce vraiment hier, cette époque ? Voilà quinze ans, ou seize... Elle était alors, de la ville, la seule musulmane à poursuivre ses études. Un père mort à l'âge où elle aurait dû, comme les autres, se cloîtrer ; une chance, en somme. [...] Elle se revoyait alors à quinze ans, décider, le jurer, puisqu'elle était l'aînée, de "se conduire en homme". (id. : 106-107)

Salima est juxtaposée à Lila dont la liberté fut facilitée par la modernité et la prévoyance de son père Rachid qui annonçait que "les temps [allaient] changer et que même les filles [auraient] besoin d'être armées" (id. : 206). Lila reconnaît avoir eu de la chance : "Je suis sans liens, sans contraintes ! [...] leurs opinions, leurs principes, leurs craintes, leurs lâchetés, bref, tout ce qui subsiste du clan, de la tribu, d'un passé mort, j'ai pu y échapper, grâce à mon père, grâce au bonheur !" Cette libération sans souffrance lui paraissait, en effet, une chance (id. : 208).

Salima, par contre, a dû se battre toute seule. Ainsi, après s'être reposée un tant soit peu, elle reprend courage et se remet à mesurer le temps : elle se rappelle que le jour même de son arrestation (un samedi), elle a acheté pour la toute première fois, un bouquet d'œillets blancs pour signifier à la femme de Mahmoud que son mari était maintenant en sécurité. Salima ne cesse donc d'interroger le temps, de le compter et de le faire compter à travers les objets et des actes opérateurs de changements politique et social. Si Salima puise parfois dans ses souvenirs, c'est uniquement pour y trouver la force de résister à la torture et de réaliser l'avenir de son pays : "L'avenir... Ce mot essentiel la liait à Mahmoud" (id. : 105).

Lila, par contre, n'atteindra cette phase dans sa propre quête personnelle qu'à la toute fin de cette journée de mai. Avant le départ de son mari, Lila se prélassait dans le bonheur du moment présent et ne s'intéressait pas à l'avenir dont lui parlait Ali qui insistait sur l'importance de la conscience politique comme fondement pour la

liberté du peuple algérien :

Le discours commençait puis débordait sur l'avenir. Lila ne l'écoutait plus ; elle ne pouvait s'intéresser à l'avenir, le sien comme celui des autres, installée qu'elle était dans son présent comblé. Ali s'irritait de sa distraction, partait vite en guerre contre son égoïsme "animal" accusait-il, en lui renvoyant ses mots. (id. : 173)

Effectivement, tout semble indiquer que Lila, comme le peuple algérien, doit passer par un temps de remise en question et de prise de conscience avant de pouvoir s'engager dans la lutte pour l'avenir. Cette prise de conscience est qualifiée de "réveil" dont la généralisation populaire est évidente après quinze mois surtout pour Mahmoud (id. : 261-262). En fait la métaphore du 'réveil' est un leitmotiv qui sert de contrepoids à celui de somnolence. Cela est évident, par exemple, dans la description de la rupture de Chérifa d'avec son premier mari : "Cet élan qui l'avait poussée, elle le sentit aussi comme un réveil ; oui, toute sa vie jusqu'à ce jour n'avait été qu'une longue somnolence" (id. : 34). Mais cette métaphore n'atteint le comble de sa signification politique que dans le cheminement de la prise de conscience qui entraîne Lila à l'engagement dans la lutte nationale.

Si dans la première phase de cette évolution, Lila ressemble à "un malade qui se réveille d'une longue inconscience" (id. : 131), elle reconnaît assez vite avoir négligé de prendre elle-même sa place dans le monde et les activités d'Ali (id. : 130). Aussi Suzanne, une amie de longue date, apprécie-t-elle chez Lila :

Cette force qui la redresse soudain, après qu'elle a paru s'épuiser et se perdre dans mille tourbillons de l'âme [...] Ah ! paraître, comme elle, un instant vaincue [...], un instant aveuglée, paralysée (mais Suzanne la connaissait si bien : ce n'était là qu'une halte qu'elle se ménageait inconsciemment pour souffler, et s'apercevoir que son égoïsme seul, sa nonchalance l'avaient retardée sur la route), puis se réveiller, se cabrer et tandis qu'on la croyait étouffée [...] elle renaissait. (id. : 124)

Or Ali, des années plutôt, avait déjà entrevu la place de sa femme dans la lutte nationale :

[Ali] sentait que si quelqu'un devait, un jour, coïncider avec les temps

nouveaux qui s'annonçaient, qu'il attendait pour sa part avec impatience, c'était peut-être Lila ; elle seule pourrait avec la même lucidité qu'il lui voyait déployer pour trouver la vérité de leur amour, rétablir le fil qui allait fatalement se rompre, qui se rompait déjà entre cette époque de la soumission, du silence et celle qui approchait, qui avait enflammé les montagnes, couru sur les campagnes et dont l'éclat de sang hélas, mais aussi d'espoir transperçait l'opacité illusoire des villes. (id. : 69)

Comme celle du peuple, la prise de conscience conduisant Lila à la lutte nationale, n'est donc qu'une question de temps. C'est d'ailleurs le temps qui marque le discours de Chérifa lorsqu'elle explique à Lila qu'elle aurait voulu partir avec Youssef au maquis mais n'a pas osé le lui demander :

À certains moments, certaines choses paraissent si proches, si faciles, puis une minute, une seconde passe... Après, ce n'est plus pareil, et ces choses redeviennent comment dire...extraordinaires, lointaines?... [...] D'ailleurs [...] il semblait déjà si pressé, il lui fallait faire tant de choses, avvertir les autres... Ce n'était pas le moment !... (id. : 231)

Et Lila de reconnaître qu'Ali l'aurait emmenée si elle l'avait voulu : "Seulement, ce n'était pas, pour moi non plus, le moment. J'étais (elle hésite)... j'étais en retard" (id. : 232). "J'aurais dû me réveiller vite" (ibid.). Et quand Lila comprend que l'attente est une forme de sommeil (ibid.), voire de mort lente (id. : 246), Lila découvre en elle, vers la fin de cette journée, au moment de rencontrer Bachir, le sentiment de renaître :

Une journée si longue pour elle, comme un saut étalé dans un espace nouveau ! Ce temps passé lui paraît à présent un lac noir, des eaux stagnantes duquel elle se voit en train de jaillir, avec une lenteur surprise devant l'écoulement de ces heures. Cette rencontre avec ce jeune homme qu'elle aime comme son frère lui semble terminer le jour en une renaissance. Mais comme le réveil a été dur, hésitant ! (id. : 223)

Cette sensation de réveil et de renaissance atteint son apogée lorsque Lila est enfermée dans la même cellule que Salima (id. : 310). Aussi, est-il évident que si le temps, dans *Les Enfants du nouveau monde*, est parfois associé à la mort, il n'est cependant pas présenté comme un

élément destructeur qui efface les traces du passage de l'homme. Le temps ne fait pas l'objet d'une méditation sur l'usure des choses. Et contrairement à l'expérience de Marcel dans *À la recherche du temps perdu*, le réveil ne constitue pas un moment d'angoisse où le protagoniste se trouve un instant perdu. Il s'agit plutôt d'une métaphore pour une prise de conscience conduisant à la participation à la lutte nationale. Dans *Les Enfants du nouveau monde*, les heures de l'horloge se suivent et s'enchaînent inéluctablement et le temps passe mais avec son passage se dessine petit à petit de plus en plus clairement un nouveau monde, plein d'espoir pour un avenir qui n'en sera que plus beau.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOUZAR, Wadi (1984) *Lectures maghrébines*, Alger/Paris, OPU/Publisud.  
DJEBAR, Assia (1962) *Les Enfants du nouveau monde*, Paris, René Julliard.  
POULET, Georges (1964) *Études sur le temps humain III*, Paris, Librairie Plon.  
REUTER, Yves (1991) *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Bordas.  
RICCEUR, Paul (1984) *Temps et récit II. La Configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil.  
RICCEUR, Paul (1985) *Temps et récit III. Le Temps raconté*, Paris, Seuil.  
WEINRICH, Harald (1973) *Le Temps. Le récit et le commentaire*, Traduit de l'allemand par Michèle Lacoste, Paris, Seuil.

